

LES VAINCUS

ROBERT GERWARTH

LES VAINCUS

Violences et guerres civiles
sur les décombres des empires
1917-1923

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR AURÉLIEN BLANCHARD

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE
fondée par Michel Winock et Jacques Julliard
et dirigée par Patrick Boucheron.

Titre original : *The Vanquished. Why the First World War Failed to End, 1917-1923*

Éditeur original : Allen Lane

© Robert Gerwarth, 2016

ISBN original : 978-1-846-14811-8

ISBN 978-2-02-112170-4

© Éditions du Seuil, septembre 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Oscar et Lucian



L'Europe en mars 1918

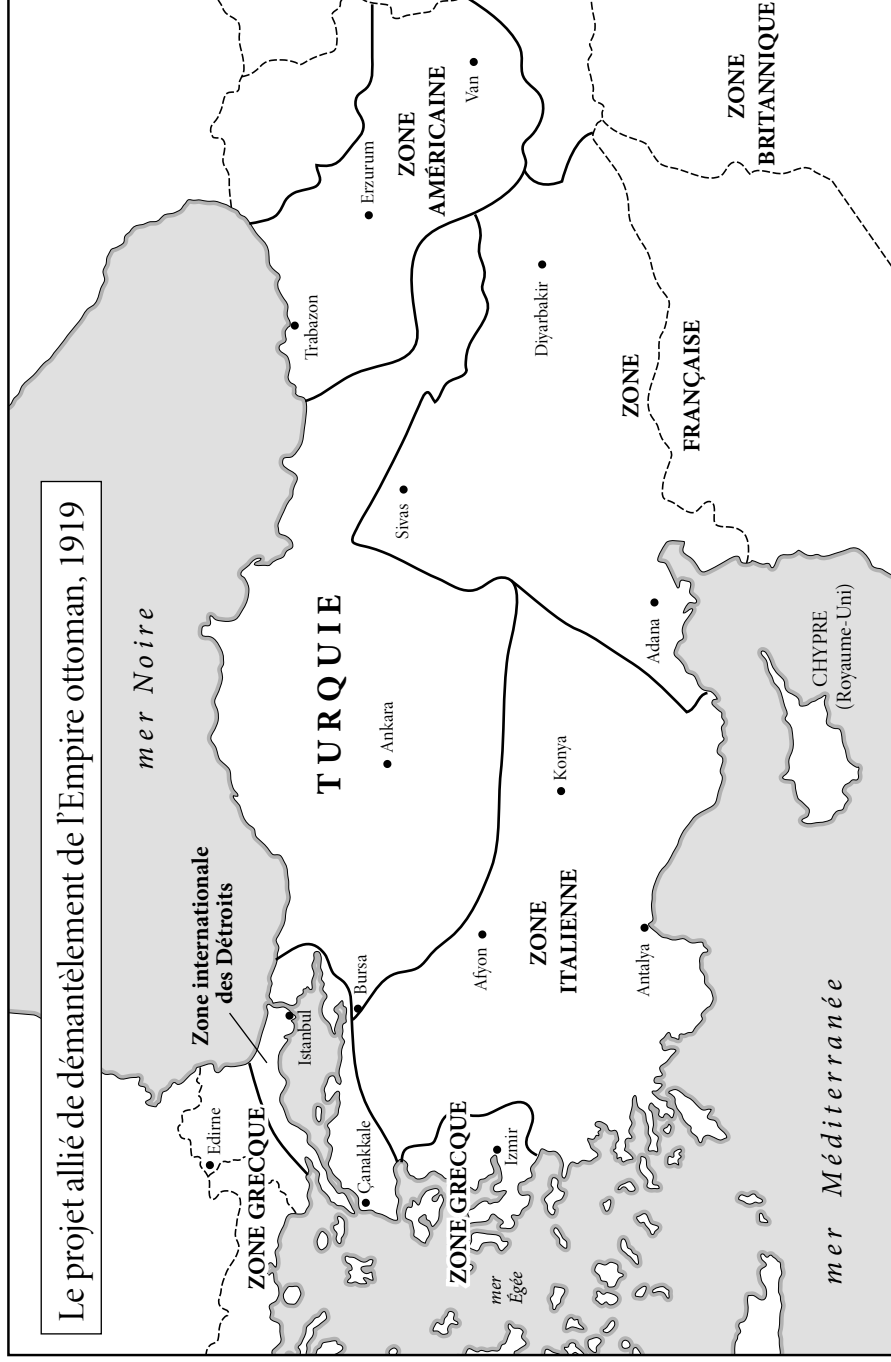


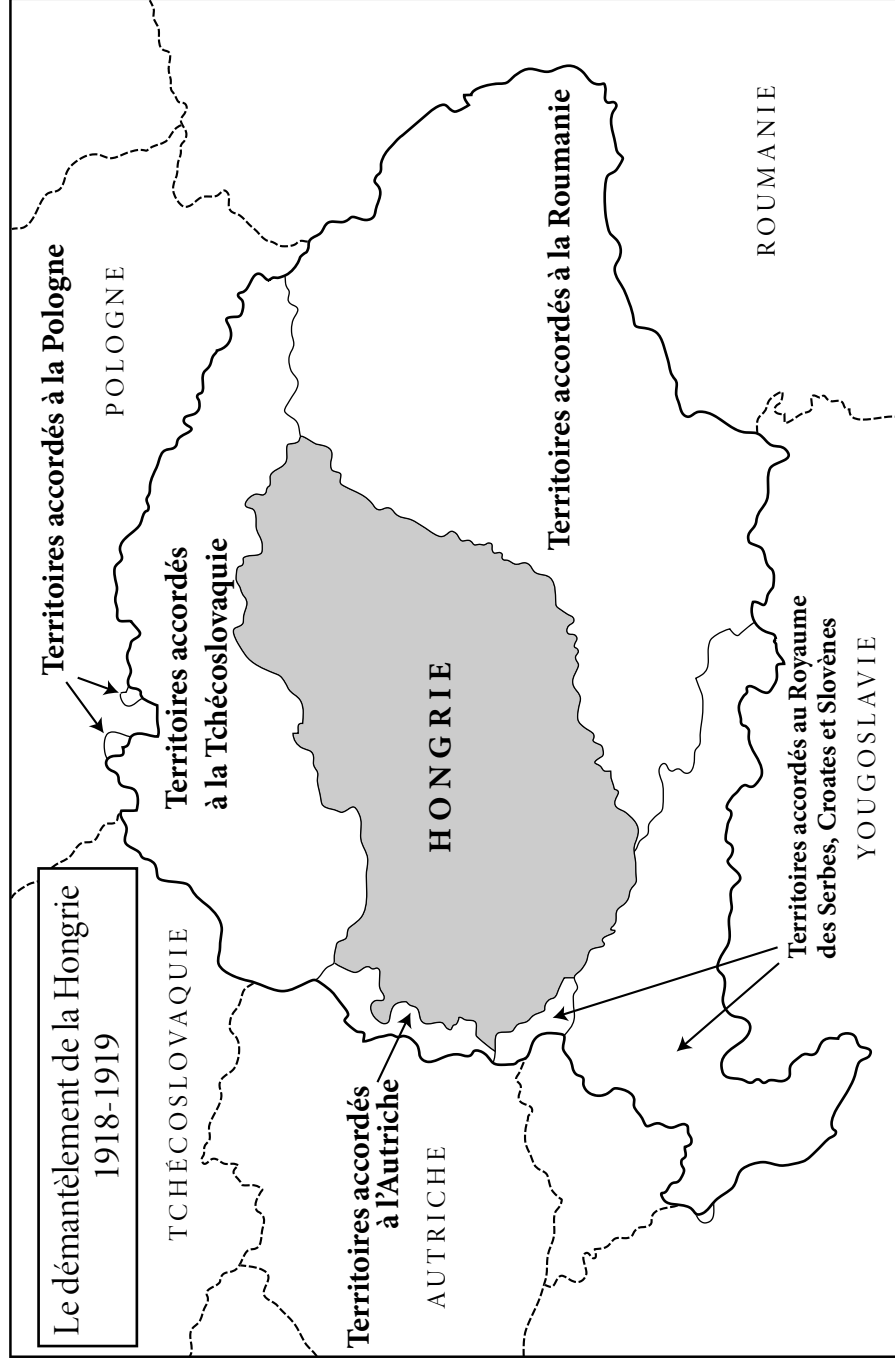


Les nouvelles frontières
de l'Europe centrale et orientale, 1918-1923



Le projet allié de démantèlement de l'Empire ottoman, 1919





Introduction

« Les deux camps, vainqueur comme vaincu, étaient en ruine. Tous les empereurs et leurs successeurs avaient été tués ou destitués. [...] Tous étaient vaincus ; tous étaient dévastés ; tout ce qu'ils avaient donné, ils l'avaient donné en vain. Personne n'avait rien gagné [...]. Ceux qui avaient survécu, les vétérans d'innombrables batailles, qu'ils soient couronnés de laurier ou qu'ils pleurent la défaite, revinrent à un foyer déjà englouti par la catastrophe. »

Winston Churchill, *The Unknown War*, 1931.

« Cette guerre ne marque pas la fin mais le début de la violence. Elle est la forge dans laquelle le monde sera martelé afin de créer de nouvelles frontières et de nouvelles communautés. Ces nouveaux moules ont soif de sang, et le pouvoir sera exercé d'une main de fer. »

Ernst Jünger, *Der Kampf als inneres Erlebnis*, 1928.

C'est le 9 septembre 1922 que les passions excitées par une décennie de guerre se déchaînèrent sur la ville de Smyrne. Quand la cavalerie turque pénétra dans ce qui avait autrefois été l'une des villes les plus prospères et les plus cosmopolites de l'Empire ottoman, les chrétiens, majoritaires dans la population, eurent un frisson d'angoisse. Smyrne était une ville dans laquelle les musulmans, les Juifs et les membres des Églises orthodoxes arménienne et grecque vivaient en plus ou moins bonne intelligence depuis des siècles. Mais dix ans de guerre ou presque avaient suffi à transformer les relations interethniques de la ville. Après avoir perdu la quasi-totalité de ses territoires européens

lors des guerres des Balkans de 1912-1913, l'Empire ottoman s'était allié à l'Allemagne et s'était jeté dans la Grande Guerre au mois d'août 1914 – pour se retrouver une fois de plus du côté des perdants. Dépouillé de ses territoires arabes, qui devinrent connus par la suite sous le nom de « Moyen-Orient », l'Empire ottoman vaincu et sa population turque musulmane humiliée durent bientôt faire face à une nouvelle menace. Encouragée par le Premier ministre britannique David Lloyd George, l'armée grecque avait envahi Smyrne en 1919, bien déterminée à se tailler un nouvel empire dans ces territoires en partie chrétiens d'Asie Mineure¹.

Après trois années de conflit d'une grande violence, au cours desquelles des atrocités d'une rare intensité furent commises contre des civils aussi bien musulmans que chrétiens, la fortune de la guerre cessa définitivement de sourire aux Grecs. Attirée à l'intérieur de l'Anatolie centrale par le brillant chef des nationalistes turcs, Mustafa Kemal, l'armée grecque complètement débordée et très mal dirigée fut mise en déroute quand Kemal – plus connu sous son futur nom honorifique d'Atatürk (« Père des Turcs ») – lança une grande contre-offensive au cours de l'été 1922. La débâcle rapide d'une armée grecque anéantie et surtout les pillages, meurtres et incendies subis par les populations musulmanes de l'Anatolie occidentale dans son sillage poussèrent avec raison les chrétiens de Smyrne à craindre des représailles. Mais les promesses mensongères des forces d'occupation grecques qui tenaient encore la ville, ainsi que la présence importante de vingt et un navires militaires alliés dans le port, parvenaient encore à convaincre les Smyrniotes chrétiens qu'ils étaient en sécurité. Comme les alliés occidentaux de la Grèce, et principalement la Grande-Bretagne, avaient encouragé la conquête de Smyrne, il ne faisait aucun doute – absolument aucun – qu'ils interviendraient pour protéger la population chrétienne des musulmans.

Les chrétiens réalisèrent bien vite que leurs espoirs étaient infondés. Peu après la conquête de Smyrne par l'armée turque, des soldats arrêtaient l'archevêque orthodoxe Chrysostome, un défenseur déclaré de l'invasion grecque, puis le livrèrent à leur chef, le

général Nouredine Pacha, qui confia son sort à la foule de Turcs qui s'était rassemblée devant ses quartiers pour exiger sa tête. Un marin français qui assista à la scène se souvint que « la foule s'empara en hurlant de Chrysostome et l'entraîna dans la rue, jusqu'à un barbier. Son propriétaire, un Juif nommé Ismaël, observait nerveusement la scène depuis la porte de sa boutique. Le barbier fut repoussé, et quelqu'un s'empara d'un drap blanc, le passa autour du cou de Chrysostome et hurla : "Faisons-lui la barbe !" Ils lui arrachèrent la barbe, l'énucléèrent avec des couteaux, lui coupèrent les oreilles, le nez et les mains² ». Personne n'intervint. Le corps supplicié de Chrysostome fut alors tiré dans une ruelle adjacente et abandonné dans un coin, jusqu'à ce qu'il y meure.

La mise à mort violente du métropolite orthodoxe fut le signal de départ de deux semaines de barbarie, qui ne sont pas sans rappeler les mises à sac des villes ennemies lors des guerres de religion du XVII^e siècle. Pendant ces quelque quinze jours, on estime que 30 000 Grecs et Arméniens furent massacrés, sans même parler de tous ceux qui furent volés, battus ou violés par des soldats turcs, des groupes paramilitaires ou encore des bandes d'adolescents des environs³. Les premières maisons furent incendiées dans le quartier arménien de la ville en fin d'après-midi, le 13 septembre. Le matin suivant, la plus grande partie des quartiers chrétiens de Smyrne était dévorée par les flammes. En quelques heures, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants s'étaient réfugiés sur les quais. Le journaliste anglais George Ward Price observa ces terribles scènes à distance, depuis un navire de guerre qui mouillait au port, et tenta de rendre compte de cette situation « indescriptible » :

Ce que j'ai vu, alors que je me tenais sur le pont de l'Iron Guard, c'est un mur de feu sans fin, courant sur plus de trois kilomètres, sur lequel vingt volcans distincts crachaient de terribles flammes et dardaient des langues de feu frémissantes jusqu'à plus de trente mètres [...]. La mer scintillait de reflets cuivrés et rouge sombre. Le pire, sans conteste, était la foule de réfugiés se pressant par milliers sur l'étroit quai, coincés entre la mort par les flammes et les eaux profondes qui s'étalaient devant eux, qui

hurlaient sans discontinuer leur terreur avec tant de force qu'on aurait pu les entendre à des kilomètres à la ronde⁴.

Tandis que les troupes turques interdisaient l'accès au quai, de nombreux réfugiés désespérés cherchaient à trouver le moyen de se rendre à bord des navires alliés ancrés dans le port. Comme il devenait à chaque seconde un peu plus clair que les alliés ne feraient rien pour les aider, pas plus qu'ils n'essaieraient d'aller les chercher en bateau, quelques Grecs terrifiés se précipitèrent dans la mer et s'y noyèrent. D'autres tentèrent de rejoindre les vaisseaux alliés à la nage. Les enfants et les vieillards étaient piétinés par une foule qui ne pensait qu'à échapper à la chaleur suffocante des bâtiments en feu. Comme il était impossible dans ces circonstances d'évacuer le bétail et les chevaux, on leur brisait les membres antérieurs avant de les jeter à l'eau – une scène immortalisée par le correspondant à l'étranger du *Toronto Star*, fort peu connu à l'époque, Ernest Hemingway, dans sa nouvelle « Sur le quai à Smyrne »⁵.

Hemingway ne fut pas le seul journaliste occidental à documenter la mise à sac de Smyrne, loin de là. Pendant plusieurs jours, le triste destin de la ville fit les gros titres partout sur la planète. Le secrétaire d'État aux Colonies britanniques, Winston Churchill, ne tarda pas dans une lettre adressée aux Premiers ministres des dominions à condamner la destruction de Smyrne, la qualifiant d'« orgie infernale » ayant connu « peu d'équivalents dans toute l'histoire des crimes humains »⁶.

Comme l'illustrent de manière glaçante le terrible sort réservé à la population chrétienne de Smyrne et, peu avant, les massacres des Turcs musulmans, la Grande Guerre ne fut pas immédiatement suivie par une période de paix. Churchill, en réalité, se trompait quant à la nature unique des atrocités smyrniotes. Bien au contraire, des incidents violents comme ceux qui déchirèrent l'Anatolie occidentale furent légion dans ce qui est souvent appelé, de manière quelque peu trompeuse, l'« entre-deux-guerres » – une période proprement découpée qui commence avec l'armistice du 11 novembre 1918 et s'achève avec l'inva-

sion de la Pologne par Hitler le 1^{er} septembre 1939. Mais une telle périodisation n'a de signification que pour les principaux vainqueurs, à savoir la Grande-Bretagne (à l'exception notable de la guerre d'indépendance irlandaise) et la France, pour lesquelles, effectivement, la fin des hostilités sur le front de l'Ouest marqua bien le début de l'après-guerre.

Mais pour ceux qui vivaient en 1919 à Riga, à Kiev, à Smyrne, et dans bien d'autres villes de l'Europe centrale, de l'Europe de l'Est et du Sud-Est, il n'y eut point de paix, seulement une perpétuelle violence. « La guerre mondiale s'est officiellement terminée avec la conclusion de l'armistice », faisait observer le philosophe et érudit russe Pierre Struve, de son point de vue d'intellectuel public qui était passé du camp des bolcheviks à celui de l'Armée blanche en plein milieu de la guerre civile qui déchira son pays. « En réalité, toutefois, tout ce que nous avons vécu depuis cette date, et tout ce que nous continuons à vivre, n'est que le prolongement et la transformation de la guerre mondiale⁷. »

Struve n'avait pas besoin d'aller chercher très loin la preuve de son affirmation : la violence était omniprésente, tandis que des forces armées de toutes tailles et aux objectifs variés s'affrontaient un peu partout en Europe centrale et de l'Est, et que de nouveaux gouvernements étaient mis en place pour être aussitôt renversés dans le sang. Entre 1917 et 1920, l'Europe connut plus de vingt-sept transferts de pouvoir politique, le plus souvent accompagnés d'une guerre civile, qu'elle soit déclarée ou non⁸. Le cas le plus extrême est bien évidemment la Russie, où l'hostilité entre les défenseurs et les opposants au coup d'État des bolcheviks de Lénine en octobre 1917 s'était rapidement transformée en une guerre civile d'une proportion sans précédent dans l'histoire, qui emporta avec elle 3 millions de vies.

Même dans des lieux où la violence était plus modérée, de nombreux contemporains partageaient la croyance de Struve selon laquelle la fin de la Grande Guerre n'avait pas apporté la stabilité, mais avait au contraire laissé place à une situation extrêmement instable dans laquelle, au mieux, la paix était précaire, si elle n'était pas tout simplement illusoire. Dans l'Autriche post-

révolutionnaire – qui, de centre de l'un des plus grands empires terrestres de l'Europe, était devenue une minuscule république appauvrie et perdue dans les Alpes –, un journal conservateur à grande diffusion fit le même constat dans un éditorial de mai 1919, publié sous le titre « La Guerre dans la paix ». Soulignant la permanence d'un haut niveau de violence dans les territoires des empires terrestres européens vaincus, l'article faisait remarquer qu'une sorte de grand arc des violences d'après guerre partait de la Finlande et des États baltes, passait par la Russie, l'Ukraine, la Pologne, l'Autriche, la Hongrie et l'Allemagne, pour s'enfoncer dans les Balkans, l'Anatolie et le Caucase⁹.

Bizarrement, l'article ne mentionnait pas l'Irlande, le seul pays émergent d'Europe de l'Ouest qui, au moins pendant la guerre d'indépendance irlandaise (1919-1921) et la guerre civile qui s'ensuivit (1922-1923), sembla emprunter la même voie, quoique de manière un peu moins violente, que les États d'Europe centrale et de l'Est entre 1918 et 1923¹⁰. Ces similitudes entre l'Irlande et l'Europe centrale n'échappèrent toutefois pas aux observateurs contemporains les plus perspicaces de Dublin, qui considéraient que les malheurs de l'Irlande ne faisaient que partie d'un malaise européen plus général, un conflit en cours qui trouvait son origine dans la crise mondiale de 1914-1918 tout en en étant distinct. Comme l'écrivit le prix Nobel William Butler Yeats dans l'un de ses plus célèbres poèmes, *La Seconde Venue* (1919) :

Tout se disloque. Le centre ne peut tenir.
L'anarchie se déchaîne sur le monde
Comme une mer noircie de sang : partout
On noie les saints élans de l'innocence.
[...]
– Et quelle bête brute, revenue l'heure,
Traîne la patte vers Bethléem, pour naître enfin¹¹ ?

Le sujet de cet ouvrage est cette transition violente de l'Europe qui la fit passer de la guerre mondiale à une « paix » chaotique. S'aventurant au-delà des histoires plus familières de la Grande-Bretagne et de la France, ainsi que de celles, tout aussi connues,

du maintien de la paix sur le front de l'Ouest en 1918, il vise à reconstruire les expériences des individus qui vécurent dans des pays appartenant au camp des vaincus de la Grande Guerre : l'Empire ottoman, celui des Habsbourg, celui des Romanov, celui des Hohenzollern, ainsi que tous les États qui remplacèrent ces empires, et la Bulgarie. Une histoire des vaincus se doit également d'intégrer la Grèce et l'Italie, dans la mesure où, même si ces deux États sortirent victorieux de la Grande Guerre, leur situation évolua très rapidement. Pour la Grèce, la guerre gréco-turque (1919-1922) transforma cette victoire en « Grande Catastrophe » de 1922, tandis que de nombreux Italiens estimèrent qu'ils n'avaient pas été suffisamment récompensés pour leur victoire durement gagnée contre l'armée des Habsbourg en 1918. Ce ressentiment, cette frustration face à la compensation infime reçue en échange de leurs 600 000 morts devint l'objet d'une obsession en Italie – qui s'exprime parfaitement dans l'expression populaire de *vittoria mutilata* (« victoire mutilée ») –, entraînant d'un côté un large soutien pour les mouvements nationalistes radicaux, tandis que, de l'autre, en raison de l'occupation des fermes et des mouvements de contestation des ouvriers, plus d'un Italien fut convaincu de l'imminence d'une révolution bolchevique. De bien des manières, l'expérience de l'Italie d'après guerre, qui culmina avec l'arrivée au pouvoir du premier président du Conseil fasciste Benito Mussolini en octobre 1922, ressembla plus à celles des empires vaincus de l'Europe centrale et de l'Est qu'à celles de la France ou de la Grande-Bretagne.

En se concentrant sur les empires terrestres européens vaincus et sur leur devenir après la Grande Guerre, ce livre se penche sur des États qui sont bien souvent perçus soit à travers le prisme de la propagande de guerre, soit du point de vue de 1918, c'est-à-dire d'une époque où la légitimation des nouveaux États-nations d'Europe centrale et de l'Est requérait de diaboliser les empires dont ils étaient nés. Cette lecture courante a permis à certains historiens de l'Ouest de présenter la Première Guerre mondiale comme un combat épique ayant opposé d'un côté les Alliés démocratiques et de l'autre les Empires centraux autocratiques (tout en feignant d'ignorer le fait que le plus autocratique de tous les empires, la

Russie impériale, faisait partie de la Triple-Entente). Ces dernières années, des recherches de plus en plus nombreuses sur les Empires ottoman, habsbourgeois et celui des Hohenzollern ont remis en cause la légende noire selon laquelle les Empires centraux étaient de simples États voyous et des « prisons des peuples » anachroniques. Cette réévaluation vaut tout particulièrement pour l'Allemagne impériale et l'empire des Habsbourg, que les historiens abordent aujourd'hui avec un regard beaucoup plus bienveillant (ou tout du moins plus nuancé) que pendant les huit premières décennies qui suivirent 1918¹². Même à l'égard de l'Empire ottoman, dont le génocide des Arméniens pendant la guerre semble *a priori* confirmer la nature malveillante, celle d'un État qui opprimait violemment ses minorités, un tableau plus complexe émerge peu à peu. Certains historiens ont récemment souligné que, jusqu'à 1911-1912, il était encore possible d'imaginer un futur Empire ottoman accordant des droits égaux et la citoyenneté à tous les groupes ethniques et religieux vivant en son sein¹³. Le nationalisme du gouvernement du comité Union et Progrès (CUP), qui avait pris le pouvoir suite à la révolution de 1908, contrastait énormément avec le nationalisme civique plus inclusif de l'Empire ottoman et le CUP avait dès 1911 perdu une grande partie de son soutien populaire¹⁴. Ce fut l'invasion italienne de la province ottomane de la Tripolitaine (en Libye) cette même année et la première guerre des Balkans de 1912 qui permirent au CUP de mettre en place une dictature. Les relations interethniques changèrent alors radicalement, et 300 000 musulmans, dont les familles d'un certain nombre de leaders du CUP, furent arrachés à leurs foyers dans les Balkans, ce qui provoqua une crise des réfugiés et une radicalisation politique à Constantinople¹⁵.

Même si l'on estime que la récente « réhabilitation » universitaire des empires d'avant la Première Guerre mondiale est exagérée, il semble difficile de soutenir que l'Europe postimpériale constitua un endroit plus sûr et plus agréable à vivre qu'elle ne l'avait été avant 1914. Il faut remonter à la guerre de Trente Ans, au XVII^e siècle, pour trouver en Europe une série de guerres et de guerres civiles aussi mortelles que celle des années qui suivirent 1917-1918. Les guerres civiles se mêlaient aux révolutions, aux

Table

Introduction	13
------------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

Défaite

1. Un voyage en train au printemps	35
2. Révolutions russes	41
3. Brest-Litovsk	57
4. Le goût de la victoire	62
5. Revers de fortune	70

DEUXIÈME PARTIE

Révolution et contre-révolution

6. La guerre sans fin	95
7. Les guerres civiles russes	104
8. Le triomphe apparent de la démocratie	133
9. Radicalisation	153
10. Peur du bolchevisme et montée du fascisme	195

TROISIÈME PARTIE

Effondrement impérial

11. La boîte de Pandore : Paris et le problème de l'empire . .	215
12. Réinventer l'Europe centrale et l'Europe de l'Est	234

13. <i>Vae Victis</i>	249
14. <i>Fiume</i>	274
15. <i>De Smyrne à Lausanne</i>	282
Épilogue. L'« après-guerre » et la crise de la quarantaine de l'Europe	307
<i>Notes</i>	331
<i>Bibliographie</i>	403
<i>Remerciements</i>	455
<i>Index</i>	461
<i>Crédits des illustrations</i>	475
<i>Table des cartes</i>	477

